

Né exterminable

Au commencement, il y a une dette : celle que j'ai contractée envers la France, mon pays, le pays qui a accueilli mes parents, le pays où je suis né. Je suis là, j'ai survécu, parce que des hommes et des femmes – amis, voisins, anonymes – l'ont rendu possible durant la période la plus accablée de ce pays, l'Occupation. Après une déroute militaire et morale fulgurante, des Français ont résisté aux lois de Pétain, ils ont pris des risques pour lutter contre le régime de Vichy et le nazisme. Ma vie s'est construite sur ce que je leur dois, une vie à tenter de leur montrer qu'ils avaient raison. Leurs actes sont pour moi des témoignages d'amour. Cet amour-là, reçu très jeune en ces temps de détresse, m'a constitué, affermi, il a forgé ma personnalité. J'ai appris la rébellion, j'ai haï la résignation, j'ai renoncé au renoncement. La passion que je mets dans mon travail d'architecte s'y enracine : me battre est une obligation. Convaincre mes concitoyens et ceux qui les représentent que les banlieues ne sont pas des fourre-tout pour exclus de la société : une nécessité. Je n'ai pas trouvé d'autre manière de

m'acquitter de ce que je dois ; je dois ma dette, une dette d'existence.

Sous Vichy, on m'a caché, parce que j'étais né juif dans un État qui éliminait les juifs ; plus tard, on m'a recommandé de taire que j'étais juif. Dès que j'ai su, j'ai choisi de parler, de parler plus fort, de ne jamais arrêter de parler. L'Algérie, Cuba, le communisme et le maoïsme, l'architecture, les banlieues, les causes n'ont jamais manqué : tout a été prétexte à régler cette dette.

Je connais La Rochefoucauld, Baltasar Gracián et les moralistes. Je sais bien que mes actes « altruistes » ne sont pas uniquement motivés par la générosité. Au mieux, on dira que c'était pour séduire des femmes. Pas seulement, évidemment. J'ai voulu réparer, récrire l'Histoire, pas moins, idéologiquement, politiquement et urbanistiquement. J'ai rêvé de remodeler le monde.

Lorsque je regarde en arrière, sans nostalgie, je me demande comment j'ai pu rebondir après tant de tentatives – mes engagements révolutionnaires, mes projets de presse, mes velléités politiques et, enfin, l'exercice de mon métier d'architecte. J'ai horreur du vide et une boulimie de vivre – mâtinée de profondes dépressions. Quand je cherche, je ne trouve pas, mais il m'arrive de trouver.

Je suis né dans un temps de détresse sans droit de cité, j'ai survécu puis vécu. J'ai froncé, pour corriger l'histoire. Je revendique ma sincérité autant que ma naïveté. Mais cette naïveté, cette capacité d'enchantement sont devenues volontaires, j'en ai fait des projets, politiques et urbains. Changer l'homme,

NÉ EXTERMINABLE

c'était beaucoup, une folie : voyez le Cambodge et la tentative de transfusion d'un peuple. Grandir l'homme, ça suffira.

Voici un type qui est d'accord avec sa vie. Je le connais mal, mais c'est sans importance ; son patron – son inconscient, son maître –, lui, est d'accord.

À LA RENCONTRE DE SOI

Au recommencement, il y a une rencontre. La découverte dans l'urgence, à un jour près, du personnage éblouissant, esclave de son génie, maître de son dire, que fut Jacques Lacan, inoubliable et unique. C'était un type au physique singulier : une stature surprenante, une élégance étrange, un regard perçant. Lorsque Pierre Goldman est venu le braquer, Lacan l'a fusillé du regard et Goldman n'a pas insisté. La chevelure neigeuse, un éternel cigare tordu au bout des lèvres. Un homme qui ne cédait en rien sur son désir et qui, à ce titre, était totalement libre. Mille anecdotes illustrent ce sens aigu de la liberté. Je n'en citerai qu'une : cet homme ne prenait pas un taxi, il l'attaquait.

Alors que j'étais en pleine dérive, je suis allé voir ce « machin » qui ne ressemblait à personne. Il est devenu, par le biais du transfert analytique, mon père de substitution.

Plus jeune, j'étais captivé par la qualité éthique et politique de Pierre Mendès France, même si son image s'est quelque peu écornée en Mai 68. J'avais

admiré la conviction de ce petit bonhomme, probablement le juif le plus haï de France, parce que s'affichait dans son patronyme le nom de son pays.

Il y a de plus malheureuses rencontres : Sartre. Lui, je l'ai toujours abordé avec d'autres, sauf la dernière fois, alors que je lui avais demandé rendez-vous : cette ultime entrevue a éclairé le personnage sous un jour qui ne lui est guère favorable. Il haïssait la psychanalyse. Aujourd'hui, si je réfléchis au fameux débat Sartre-Camus, je donne raison à Camus. Évidemment, en ce qui concerne la guerre d'Algérie, Camus a eu l'orientation inverse de celle que je défendais, mais j'admire l'audace généreuse et naïve dont il a fait preuve en déclarant : « Je préfère ma mère à la justice. » Même si j'ai été un fervent défenseur de la décolonisation française – mais ma mère n'était pas liée à mon choix –, je m'incline devant la prise de position de Camus, plus honnête que tout ce que l'on a pu entendre. *Le Mythe de Sisyphe* est le livre qui fonde mon acharnement. Donc, j'estime l'œuvre de Camus bien plus profonde qu'il n'y paraît. Certes, j'adore le Sartre des *Mots*, cette superbe autobiographie. Mais, lorsqu'on fait le bilan, que reste-t-il d'autre ? Sa vieillesse est un désastre, il s'est fait piéger et kidnapper par Benny Lévy, un rhéteur hors pair et un manipulateur pervers, entre Dieu et diable, inhumain.

Avec l'existentialisme, Sartre a mis en route, dans l'après-guerre, la machine du bonheur, selon le principe que « l'existence précède l'essence ». Il a veillé à faire de sa vie duelle avec Simone de Beauvoir une œuvre d'art, ce qui m'intéressait. Mais il y avait tout

de même quelque chose de sordide dans leur arrangement et dans sa manière d'avoir la maîtresse du lundi, celle du mardi, etc. La transparence du couple Sartre-Beauvoir n'est pas d'une folle gaieté. Quant à la déclaration toute sartrienne de Beauvoir : « J'ai eu la chance de ne pas avoir fait d'enfant », je la trouve dramatiquement imbécile. Sartre a tenté de rattraper, avec le soutien qu'il apportait aux mouvements gauchistes – et notamment à la Gauche prolétarienne –, la résistance à laquelle il n'avait pas su se joindre en son temps. Mais, en fin de compte, de Sartre ne restera que Beauvoir, devenue l'articulation de sa pensée ! Les *Mémoires d'une jeune fille rangée*, *Le Deuxième Sexe* sont des livres formidables. Mais lui ? Son théâtre est simplificateur, son magistère s'est révélé une impasse.

Au petit jeu de « qui va rester ? », j'accorde bien plus d'importance à Boris Vian ou à Queneau. Seul le poète fonde ce qui demeure. Quant à Aragon, il sera celui dont l'œuvre survivra, fatalement : personne n'a jamais aussi bien manié la langue française. J'ai toujours pensé que cette possibilité d'user aussi magnifiquement des mots tient à la tranquillité d'esprit qu'il pouvait avoir quant à un ailleurs idéal. Aragon a été honoré par l'Union soviétique, par Staline lui-même. Bien sûr, il savait que rien n'était parfait au pays des prolétaires, mais croire à cette « Mecque » du prolétariat lui a permis de ne s'occuper que de littérature, comme Neruda ou Gabriel García Márquez et d'autres très grands, tranquilles d'un ailleurs mythique, là-bas. Comme disait Breton, « vienne le temps béni où les Cosaques abreuveront leurs

chevaux place de la Concorde ». Quant à nous, il nous a fallu apprendre à vivre sans Dieu, sans ailleurs ; il nous aura fallu inventer notre ailleurs, tout près de chez nous.

Certaines rencontres appartiennent au registre de l'imaginaire ; parmi elles, celle de Malraux dont les mensonges sont les plus vrais. J'ai envisagé, avec mes complices Jean-Paul Dollé et Régis Debray, de lui demander rendez-vous ; nous avons commencé une lettre... mais ne l'avons jamais envoyée.

De Gaulle, je l'ai découvert par l'écrivain. Il avait dit : « Tout le monde a été, est ou sera gaulliste. » Il n'a pas eu tort. Je suis devenu gaulliste en lisant ses livres. Il n'a rien d'Alexandre ou de Napoléon : ce n'est pas un grand conquérant. Ce n'est même pas Louis XIV. Mais c'est tout de même le plus grand illusionniste concret de l'histoire : il s'est offert à son pays pour lui maintenir un destin. Et bien qu'il n'ait rien compris, sur le moment, à l'embrasement de 68, l'irrévérence et la liberté de ce mois de mai, l'irrespect absolu qui y ont régné sont indissolublement liés à la respectabilité étrange de son personnage. La qualité de 68 dépend de la qualité du père. Il a incarné la France, mais avec une nuance de taille : « J'ai toujours fait la distinction entre la France et les Français », disait-il. Moi aussi !

Au cours des années 1980, je suis passé de l'amour à l'indifférence pour celui qui a présidé au destin de la France durant quatorze ans. Séduit par l'intelligence passionnante de François Mitterrand, j'ai mis dix ans à me défaire de ma fascination. Il n'en reste pourtant

pas grand-chose, si ce n'est l'abolition de la peine de mort. La société française, après son passage, est de plus en plus travaillée par des courants de dislocation. Les pauvres sont encore plus pauvres, les riches encore plus riches, les étrangers de plus en plus étrangers. Mais il a si impeccablement habité la fonction présidentielle que personne ne regarde son vrai bilan politique. Son personnage s'est installé comme un événement intellectuel et culturel. Il a su faire de lui-même un objet politique singulier, une sorte d'icône apaisante.

On a dit de Mitterrand qu'il était fidèle : certes, mais à ceux qui lui étaient fidèles. Et puis, à force de pratiquer les liaisons dangereuses, il a atteint l'acceptable : lorsque j'ai compris qu'il pouvait déjeuner avec moi et dîner avec Bousquet – l'homme qui ajoutait les noms des enfants juifs sur les listes –, je n'ai eu d'autre solution que de rompre. Même si je connaissais depuis toujours l'épisode de la francisque ou ses relations avec les cagouleurs, il avait là dépassé l'insupportable. Lui ne m'a pas pardonné mon absence de tactique politique – celle qui me faisait me réjouir de l'affaiblissement du Front national dans les villes où agissait Banlieues 89 alors qu'il servait sa réélection, celle qui me faisait préférer la « plébétude » de Mauroy à l'intelligence froide de Fabius.

Lorsque, à l'arrivée de Bernard Tapie au ministère de la Ville, j'ai démissionné de mes fonctions, j'ai été contacté par Charles Pasqua, ministre de l'Intérieur.

Charles Pasqua a déclaré stupidement : « La France n'est plus une terre d'immigration. » Ce n'est pas avec ce Pasqua-là que je me suis lié. Car j'ai la conviction

que, si la France n'est plus une terre d'immigration, ce n'est plus la France. Mais Pasqua a probablement été l'un des meilleurs présidents de conseil général. Il a mené dans les Hauts-de-Seine une politique, notamment scolaire, dont les communistes reconnaissent eux-mêmes la qualité et l'efficacité. J'ai pour Pasqua beaucoup de tendresse, du respect aussi. Il a une place honorable dans le tableau de la République. Malheureusement, à force de ne pas se prendre pour ce qu'il était et de croire que Chirac ou Balladur étaient mieux que lui, il s'est laissé enfermer dans la fonction de ministre de l'Intérieur. Il est resté longtemps un serviteur loyal avant de devenir, trop tard, son propre serviteur : c'est le problème des fils de pauvres, dont je fais partie. Ils mettent du temps à s'affranchir de leur origine, certains n'y parviennent jamais, éternels aigris à la Bourdieu ou Onfray. Certes, Pasqua n'a pas fait d'école de management. Mais il faut le voir dans un restaurant. En une demi-heure, il connaît tous les serveurs et sait d'où ils viennent : c'est un art. Quand il dit qu'en politique il faut aimer les gens, il sait de quoi il parle.

Le bilan de Giscard d'Estaing – du moins au début de son septennat –, si on le compare à celui de François Mitterrand, est meilleur, même s'il a laissé exécuter un probable innocent, Christian Ranucci. Le vote à dix-huit ans, la légalisation de l'avortement sont des mesures qui honorent la France de l'après-68. Mais j'éprouve un sentiment de honte à l'idée que mon pays ait été représenté par ce faux aristocrate. Giscard, c'était la vulgarité. Pas une vulgarité

à la Marchais, non, une autre forme, moins visible mais ô combien plus nuisible, la vulgarité de l'arrogance. Giscard a déclaré que la France représentait 1 % du monde. Comment peut-on oser mettre en chiffres la qualité d'un pays qui a rayonné par l'histoire et la culture ? Dans une autre de ses déclarations, Giscard a souhaité que les Français deviennent les copropriétaires de la France. Il suffit d'avoir un jour participé à une réunion de copropriété pour savoir qu'il s'agit du contraire absolu de la démocratie. Ce type a été président de la République française, mais il n'a rien compris à la France.

Je m'imagine sur une route, prenant des auto-stoppeurs à bord de ma voiture. Mitterrand, je serais enchanté de l'emmener. Le conteur est admirable, le voyage serait agréable. Si Chirac à son tour prenait place, je suppose que nous passerions un bon moment également ; nous plaisanterions, nous converserions, peut-être même découvrirais-je qu'il est cultivé, quoiqu'il joue au con. Mais Giscard, si je faisais l'erreur de le prendre en autostop, je le débarquerais à la première station-service !

Parmi tous les jeunes gens que j'ai fréquentés dans les années maoïstes, Richard Deshayes m'a bouleversé. Après l'agression dont il a été victime en 1971 et qui a brisé son destin, nous nous étions perdus de vue. Il m'a écrit, il souhaitait que nous nous retrouvions. Nous sommes convenus d'un rendez-vous par téléphone. Avant de raccrocher, il m'a glissé : « J'espère que tu as trouvé Dieu. » Comme ce n'était pas le cas, son propos m'a déplu, exaspéré même.

C'était évident : je n'allais pas retrouver le Richard contestataire dont la fantaisie poétique m'avait tellement séduit. Je lui ai fait faux bond. Nous ne nous sommes jamais revus.

J'ai fait la connaissance de Christian de Portzamparc aux Beaux-Arts. Tout de suite il m'a ébloui, avec sa chevelure à la Rimbaud, son air ahuri et ce je ne sais quoi d'aristocratique, pas seulement dans son nom, qui témoigne d'un signifiant nanti d'une longue histoire. La fragilité de Christian a quelque chose de fascinant, elle aussi. On voudrait s'occuper de lui, le protéger. Dans les manifestations, qu'il y eût une ou cent arrestations, à coup sûr Christian faisait partie du lot. Lorsque les staliniens nous cassaient la figure, Christian se faisait tabasser. Il fallait sans cesse veiller à ne pas le perdre.

À la fin de Vive la révolution (VLR), groupe maoïste autodissous en avril 1971, nous étions très proches. Cela n'a pas duré : sa fragilité apparente attire les femmes au caractère bien trempé. Il s'est laissé mettre en scène par l'architecte Georgia Benamo, avec laquelle j'avais vécu, auparavant, une histoire étrange et platonique – elle m'avait mis en scène comme chef politique. Elle a jeté son dévolu sur lui, l'a fait rompre avec tout son entourage et renoncer à ses « turpitudes » pour l'amener à la création : c'est sous son emprise qu'il a créé les fameux immeubles des Hautes-Formes dans le XIII^e arrondissement, une très belle invention.

Christian, même s'il a conservé cet air d'étudiant prolongé, gère aujourd'hui une agence de quatre-vingts personnes. Malgré son statut de star, il n'est

jamais hautain, bien au contraire : pédagogue et gracieux, il prend le temps d'expliquer à ses clients ses intentions. Son autorité s'impose naturellement. Ses dessins, ses aquarelles légères planent au-dessus des nuages, comme sa liberté d'invention, d'une naïveté contrôlée : il y a de l'innocence dans son œuvre.

Il y a les femmes, mes femmes. Elles ensoleillent ma vie, je les aime toutes. Elles aussi m'ont aimé, malgré mes fractures, mes plongées chroniques dans la dépression, mes absences... Elles ont été des mères rêvées pour les enfants que nous avons eus ensemble – cinq enfants, absolument différents les uns des autres, qui me surprennent et m'enchantent tous de façon singulière. Et même si je n'ai pas été un père attentif, j'espère avoir offert à chacun ce que mon père n'a jamais été pour moi : un père symbolique.

Toute ma vie, j'ai saisi les bouées que des rencontres mythiques ou réelles m'ont jetées. J'ai couru après un père clandestin, après des frères absents ; j'ai usé et abusé des autres, peu attentif à leur vérité et à leur souffrance, davantage dans le désir de romanesque que je leur prêtais. Il fallait les idéaliser pour tenir. Ainsi, depuis notre jeunesse gauchiste, Annette Lévy-Willard, Jean-Paul Dollé, Antoine Grumbach et moi avons partagé nos désastres et nos rêves.

D'autres, bien d'autres rencontres, de plus en plus légères et de plus en plus vraies, se sont produites. C'est lent, long, fatigant de construire sur l'autre le regard du vrai libertin dont parlait Roger Vailland. Mais, revenu de tout par l'expérience, on peut décider

de n'être revenu de rien ; maintenir une innocence, décider de l'innocence.

Gérard de Nerval a eu ce mot qui me hante :
« L'ignorance ne s'apprend pas. » Certes, mais on peut apprendre à l'ignorer.